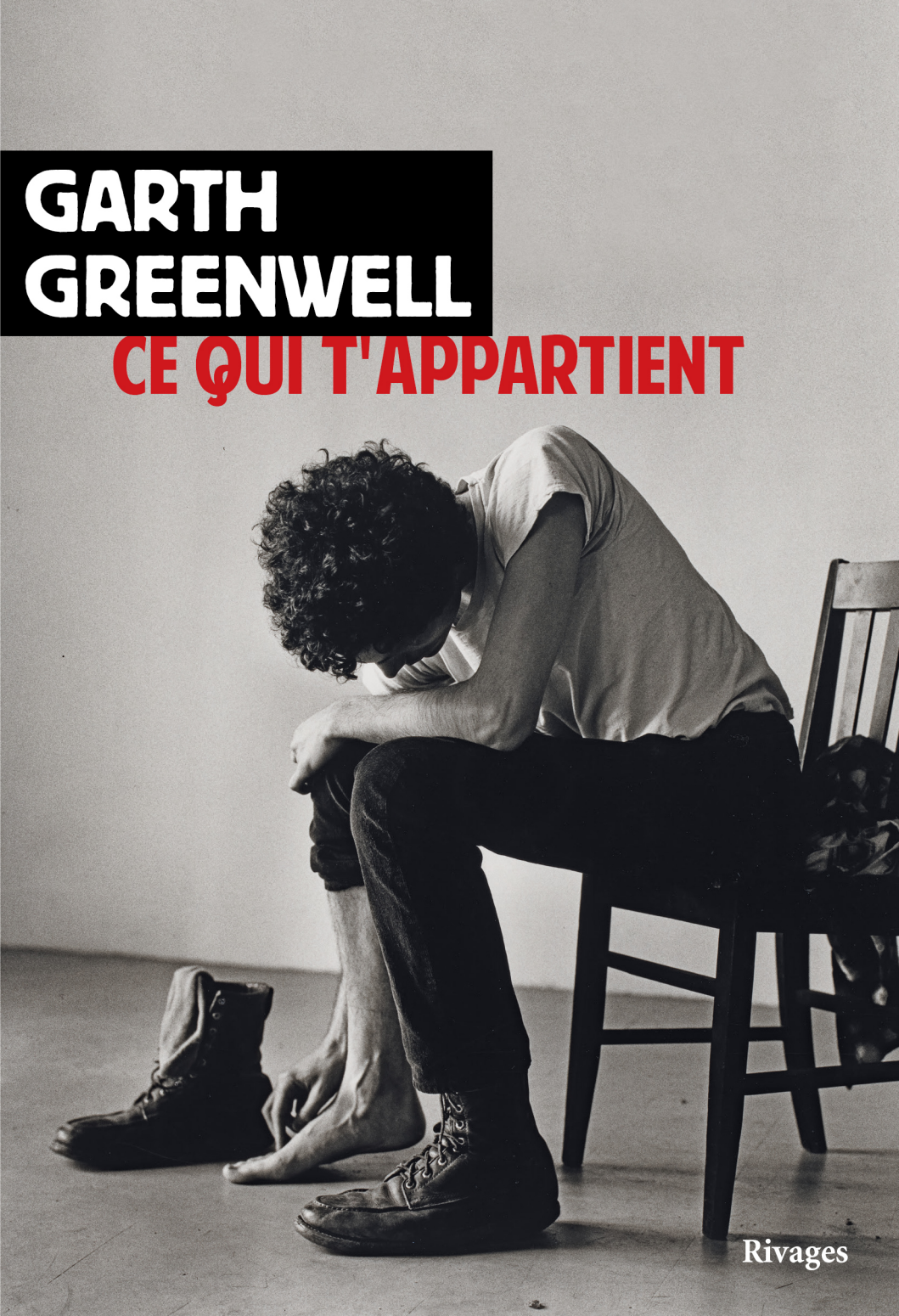
GARTH GREENWELL

CE QUI T'APPARTIENT



Rivages

« Ce livre a la puissance et la beauté infinie d'une tragédie antique : à chaque page la passion, l'obsession et la lutte pour la liberté se heurtent au destin et à la violence de la société. C'est en même temps un roman radicalement contemporain, qui m'a bouleversé autant par son langage rythmé, scandé, viscéral, que par sa manière de renouveler les thèmes de la mémoire, de la fuite, du désir, ou de la mélancolie. Un texte capital. »
Édouard Louis

Deux hommes se rencontrent. L'un est un professeur américain, en exil à Sofia ; l'autre, Mitko, un jeune Bulgare insaisissable. Ils vivent une histoire. Peut-être une histoire d'amour. Commence alors une quête éperdue d'identité : que nous faut-il oublier ou regarder en face pour tenter de vivre ? On pense à Hervé Guibert, à Jean Genet, à tous ceux qui ont révélé avec force les errances du *protocole passionnel*.

Garth Greenwell vit à Iowa City. *Ce qui t'appartient*, son premier roman, a été publié et acclamé dans une quinzaine de pays.

Garth Greenwell

Ce qui t'appartient

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Clélia Laventure

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Nathalie Zberro

Édition originale : *What Belongs to You*,
Farrar, Straus & Giroux, 2016

Couverture : *Richard Shoes* de Peter Hujar, 1979
© 1987 _ e Peter Hujar Archive LLC;
Courtesy Pace/MacGill Gallery,
New York and Fraenkel Gallery, San Francisco.

© Garth Greenwell, 2016
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-4567-0

Pour Alan Pierson et Max Freeman
et pour Luiz Muñoz

I

Mitko

Que ma première rencontre avec Mitko B. se soit soldée par une trahison, même mineure, aurait dû m'alerter davantage à l'époque, et diminuer mon désir pour lui, voire l'abolir tout à fait. Mais, dans un endroit tel que les toilettes du National Palace of Culture, où notre rencontre eut lieu, la moindre alerte devient indissociable de l'air, élément omniprésent, inévitable, et donc constitutif de ceux qui s'y aventurent, se mêlant au désir qui nous attire jusque-là. Je n'avais pas fini de descendre l'escalier lorsque j'entendis sa voix trop imposante, tel le reste de sa personne, pour ces pièces souterraines et qui s'en échappait comme afin de remonter vers l'après-midi radieux de mi-octobre pourtant si peu automnale ; partout dans la ville, les raisins mûrs accrochés aux vignes laissaient encore éclater leur chaleur en bouche. Je fus surpris d'entendre quelqu'un parler si librement dans un lieu où, par un code tacite, les voix s'élevaient rarement au-dessus du murmure. Au pied de l'escalier, je versai mes cinquante stotinki à une vieille dame qui leva les yeux vers moi depuis son

poste de travail, et attrapa les pièces avec une expression indéchiffrable ; de son autre main elle tenait un châle pour se protéger de la fraîcheur constante ici, en toute saison. Ce ne fut qu'en atteignant la fin du couloir que j'entendis une deuxième voix, pas haute comme la première, mais répondant dans un chuchotement. Les voix provenaient de la deuxième salle, sur les trois que comptaient les toilettes, elles auraient pu appartenir à des hommes occupés à se laver les mains si elles avaient été accompagnées d'un bruit d'eau. Je marquai un arrêt dans la salle la plus éloignée, m'examinai dans les miroirs qui tapissaient ses murs en écoutant leur conversation, bien que je ne puisse en comprendre un mot. Il n'y avait qu'une seule raison à la présence de ces hommes ici, les toilettes du NDK (ainsi qu'on appelle le Palace) étant suffisamment bien cachées et jouissant d'une réputation telle qu'elles n'ont guère d'autre usage ; et pourtant à mon arrivée dans la salle cette explication parut contredite par le comportement de l'homme qui retint mon attention : cordial et impétueux, extraverti en ce lieu d'intimité absolue.

Grand, mince mais large d'épaules, il avait les cheveux coupés en brosse à la façon militaire prisée par certains jeunes hommes de Sofia qui aiment afficher leur masculinité et des airs criminels. Je remarquai à peine l'homme en sa compagnie, plus petit, plein de déférence, avec des cheveux blonds décolorés et une veste en jean à poches dont il ne sortait jamais les mains. Le plus massif se tourna vers moi, me manifestant un intérêt apparemment amical, dénué de toute peur ou prédation, et, quoique pris au dépourvu, je me surpris

à lui répondre par un sourire. Il me salua dans un torrent sophistiqué de mots, devant lequel je pus seulement secouer la tête avec perplexité tandis que j'attrapais son immense main tendue, baragouinant en guise d'excuse et de défense les quelques expressions que je m'étais entraîné à dire jusqu'à l'hébétude. Son sourire s'agrandit quand il comprit que j'étais étranger, révélant une dent de devant ébréchée, dont (ainsi que j'allais le découvrir) il tripotait obsessionnellement, de son index, le bord crénelé lors de ses moments de rêverie. Même à une distance respectable, je sentais l'alcool qui émanait moins de son haleine que de ses vêtements et de ses cheveux ; cela expliquait sa liberté dans un lieu qui, malgré toute sa licence, était contraint par tellement d'inhibition, tout comme cela expliquait le caractère particulièrement innocent de son regard, intense sans être menaçant. Il reprit la parole, la tête penchée d'un côté et, dans un charabia de bulgare mâtiné d'anglais et d'allemand, il fut dit que j'étais américain, que je me trouvais dans sa ville depuis plusieurs semaines et y resterais au moins une année, que j'étais professeur à l'American College, que mon nom était plus ou moins imprononçable dans sa langue.

Au cours de notre conversation hachée, on ne fit aucune allusion à l'étrange endroit où advenait notre rencontre ni aux usages auxquels il était presque exclusivement dévolu. En lui parlant j'éprouvais une angoisse qui tenait autant au désir qu'à la gêne suscités par le mystère de sa présence et de ses intentions. Un troisième homme se trouvait aussi là : il entra et sortit à plusieurs reprises de la cabine la plus éloignée, nous

jetant des regards fiévreux sans jamais s'approcher ni nous dire un mot. Enfin, après les présentations, et alors que cet homme était à nouveau entré dans sa cabine, fermant la porte derrière lui, Mitko (je connaissais désormais son nom) le désigna du doigt et m'adressa un regard lourd de sens, disant *Iska*, il veut, avant d'effectuer un geste obscène à la signification limpide. Alors lui et son compagnon – *brat mi* –, qui n'avait pas prononcé une parole depuis mon arrivée, éclatèrent de rire, me fixant d'un air complice : j'étais, bien entendu, autant l'objet de leur risée que l'homme à l'intérieur de sa cabine. J'avais tellement envie d'être inclus dans leur groupe que presque sans réfléchir je me mis à sourire et à secouer la tête d'un côté puis de l'autre, geste signifiant ici à la fois le consentement ou l'affirmation et un certain émerveillement devant les vicissitudes du monde. Mais je vis dans leur coup d'œil échangé que cette tentative n'avait fait qu'accroître la distance entre nous. Désireux de reprendre pied, le temps d'ordonner dans ma tête les syllabes indispensables (malgré ces efforts, elles émergent rarement comme elles le devraient, même à présent que je parle *hubavo* et *pravilno*, me dit-on, même si je perçois la surprise devant mon aisance dans une langue que nul ou presque ne se donne la peine d'apprendre), je lui demandai ce qu'il faisait ici, dans cette pièce froide d'où émanait une impression de moiteur. Au-dessus de nous, on se serait encore cru en été, la place était pleine de lumière et de gens : certains, juchés sur des skateboards, des rollers ou des vélos savamment trafiqués, avaient le même âge que ces hommes.

Mitko regarda son ami – désigné comme son frère même s'il ne l'était pas –, alors l'ami se dirigea vers la porte la plus éloignée et Mitko tira son portefeuille de sa poche arrière. Il l'ouvrit pour en sortir un petit paquet carré de papier glacé, une page arrachée dans un magazine et pliée maintes fois. Il la déplia avec soin, les mains quelque peu tremblantes, la maintenant en équilibre afin d'éviter que tout tombe dans l'humidité et la crasse. Je devinai ce qu'elle allait révéler, bien sûr ; ma seule surprise fut qu'il y en ait aussi peu, un minuscule tas de feuilles. Dix leva, dit-il, puis il ajouta que son ami, lui et moi, nous trois, pourrions peut-être la fumer ensemble. Il ne parut pas déçu lorsque je refusai sa proposition ; il se contenta de soigneusement replier sa page et de la replacer dans sa poche. Il ne partit pas pour autant, comme je l'avais redouté. Je voulais qu'il reste, même si, au fil de notre conversation à bâtons rompus de cinq à dix minutes tout au plus, il m'était devenu difficile d'imaginer que mon désir croissant pour lui ait le moindre espoir d'être satisfait. Malgré toute sa bonhomie, il avait paru se rétracter, devenir mystérieusement distant avec moi ; plus on évitait toute proposition érotique, plus il semblait inatteignable, pas tant parce qu'il était beau, et je le trouvais beau, mais par une espèce de qualité encore plus menaçante, une confiance ou aisance physique suggérant une libération des doutes et des tourments, de toute sensiblerie vis-à-vis de l'existence. Il se dégageait de lui l'impression qu'il acceptait simplement son droit à une certaine part de la bienfaisance du monde, alors même qu'il en avait été si visiblement privé. Il fixa son ami, qui n'avait pas bougé pour nous

rejoindre après que Mitko avait caché sa minuscule réserve, et lorsqu'ils échangèrent un nouveau regard l'ami nous tourna le dos, plus tant pour surveiller la porte, me sembla-t-il, que pour nous offrir un peu d'intimité. Mitko me dévisagea, toujours amical mais avec une intensité inédite, puis il inclina légèrement la tête et déplaça une main vers son entrejambe. Je ne pus m'empêcher de regarder, bien sûr, tout comme je ne pus refréner l'excitation qu'il remarqua inévitablement lorsque nos regards se croisèrent à nouveau. Il frotta les trois doigts de son autre main les uns contre les autres, dans la gestuelle universelle symbolisant l'argent. Il n'y avait dans ses manières nulle séduction, nulle démonstration de désir ; ce qu'il offrait était une transaction, et, une fois de plus, il ne montra pas la moindre déception quand d'instinct et sans hésitation je lui dis non. C'était la réponse que j'avais toujours faite à de telles propositions (inévitables dans les lieux que je fréquente), non pour obéir à un quelconque principe moral mais par orgueil, un orgueil mis à mal au cours des dernières années, durant lesquelles j'avais réalisé que l'âge m'avait fait passer d'une catégorie d'objet érotique à une autre. Mais je regrettai le mot dès que je l'eus prononcé, et Mitko haussa les épaules puis ôta la main de son entrejambe, souriant comme si tout cela n'avait été qu'une plaisanterie. Enfin, puisqu'il finit par tourner les talons pour s'en aller avec son ami, me disant au revoir d'un signe de tête, je criai *Chakai chakai chakai*, attends attends attends, répétant le mot à toute vitesse et avec l'inflexion précise dont s'était servie une vieille femme que j'avais entendue à un carrefour, un après-midi, où

un chien errant s'était aventuré parmi la circulation. Mitko se retourna tout de suite, aussi docile que si notre transaction avait déjà eu lieu ; peut-être était-ce déjà une certitude dans son esprit, comme dans le mien, même si je feignais d'être sceptique devant la marchandise à l'étal, m'efforçant de dompter tant bien que mal l'excitation qui me submergeait. Je baissai les yeux vers son entrejambe puis les relevai, en disant *Kolko ti e*, elle est grosse, la phrase standard, la sempiternelle première question sur les forums de discussions Internet que je fréquentais. Mitko ne répondit rien, il sourit, entra dans une cabine et défit sa braguette, et mon semblant d'hésitation se volatilisa au moment où je compris que je paierais le prix qu'il voudrait. Je fis un pas vers lui, la main tendue comme si je réclamais d'emblée la marchandise, j'ai toujours été un négociateur abominable, mon désir saute aux yeux, mais Mitko se reboutonna, levant une main pour me tenir à distance. Je songeai qu'il voulait recevoir son paiement, au lieu de quoi il me contourna, me demanda d'attendre, et s'en retourna devant la ligne de lavabos en porcelaine, tous craquelés et tachés. Puis, avec une candeur corporelle que j'attribuai à l'ivresse mais dont j'apprendrais qu'elle était une caractéristique inaliénable, il libéra son long membre de son jean, se pencha sur le lavabo pour le nettoyer, et retroussa son prépuce en faisant la grimace à cause de l'eau qui sort toujours froide du robinet. Il fallut un moment avant qu'il soit satisfait, premier indice d'une méticulosité qui ne cesserait de me surprendre, au vu de sa pauvreté et des conditions précaires de son existence.

Quand il revint, je lui demandai son prix pour l'acte que je désirais, qui était de dix leva jusqu'à ce que j'ouvre mon portefeuille pour n'y trouver que des billets de vingt : il en réclama un avec ferveur. Au fond, quelle importance, les sommes étaient presque pareillement dénuées de sens à mes yeux ; j'aurais payé deux fois plus, et encore deux fois plus, ce qui ne signifie pas que j'avais des ressources particulièrement vastes, mais que son corps m'était presque infiniment précieux. Il me paraissait stupéfiant que toutes sortes de billets souillés puissent donner accès à ce corps, et qu'après le plus simple des échanges je puisse tendre la main vers lui et le trouver à ma portée. Je glissai les mains sous sa chemise serrée, et il me repoussa avec douceur de manière à pouvoir l'enlever, défaisant chacun des boutons avant de la pendre avec soin au crochet sur la porte de la cabine derrière lui. Il était plus fluet que je ne l'avais imaginé, moins sculptural, et les poils qui couvraient son torse avaient été rasés pour ne laisser qu'un petit duvet clairsemé, si bien que, le voyant ainsi planté devant moi, mis à nu, avec ses airs de petit garçon, je pris pour la première fois conscience de sa grande jeunesse (j'apprendrais qu'il avait vingt-trois ans). Il me fit à nouveau signe d'avancer avec cette courtoisie exagérée affichée par certains hommes ivres qui peut précéder, et malgré toute mon excitation cette pensée n'était jamais loin, des crises de rage tout aussi exagérées. Mitko me surprit alors en se penchant vers moi pour poser sa bouche sur la mienne, m'embrassant généreusement, sans retenue, et bien que je n'aie rien fait pour inviter un tel contact il fut le bienvenu, je lui happai avec

avidité la langue, aseptisée par l'alcool. Je savais qu'il exécutait un numéro, affichait un désir qu'il n'éprouvait pas, et je pense vraiment que son ivresse outrepassait la possibilité du désir. Mais de toute façon nos étreintes ont toujours quelque chose de théâtral, me semble-t-il, car nous mesurons nos réactions à l'aune de celles que nous percevons ou projetons ; nous désirons toujours trop ou pas assez, et le reste n'est que compensation. J'exécutais moi aussi un numéro, feignant de croire en la sincérité de sa démonstration passionnée, réponse simulée à mon propre désir bien réel. Comme s'il percevait mes pensées il m'attira plus fort contre lui, et pour la première fois je sentis, sous l'odeur plus puissante et presque écrasante de l'alcool, son propre parfum, qui serait la plus grande source du plaisir que je prendrais grâce à lui et que je rechercherais (au niveau de sa nuque, de son entrejambe, sous ses bras) à chacune de nos rencontres. Cela mit un terme à mes réflexions, je levai une de ses mains par-dessus sa tête, rompant notre baiser pour fourrer le visage au creux de son bras (là aussi il se rasait, la peau était rugueuse contre ma langue), tétant son parfum comme si je m'alimentais à quelque source dévoyée. Puis je tombai à genoux et le pris dans ma bouche.

Quelques minutes plus tard, bien avant qu'il m'ait donné mon dû, l'obligation qu'il avait acceptée en prenant un billet crasseux de vingt leva dans ma main, Mitko émit un étrange bruit et se contracta, plaçant les deux paumes de ses mains à plat contre les parois de la cabine. C'était un piètre numéro d'orgasme, s'il s'agissait bien de cela, notamment parce que durant les quelques

minutes où je l'avais sucé il n'avait pas eu la moindre réaction. *Chakai*, lui dis-je en signe de protestation alors qu'il se dégageait, *Iskam oshte*, encore, mais il ne se laissa pas fléchir, il me sourit et me fit signe de m'écarter, toujours courtois tandis qu'il revêtait la chemise posée avec tant de précautions derrière lui. Je le regardai, impuissant, toujours à genoux, appeler son ami – *brat mi* – qui lui répondit depuis la salle la plus éloignée. Peut-être perçut-il ma colère, et voulut-il me rappeler qu'il n'était pas seul. Il ajusta ses vêtements, faisant glisser les mains sur son torse pour les plaquer correctement sur son corps, puis sourit sans fourberie, comme s'il avait le sentiment, peut-être, de m'avoir donné ce qu'il me devait. Enfin, il ouvrit la porte et la referma derrière lui. Ainsi agenouillé, percevant encore le goût métallique de l'eau du robinet transmis par sa peau, je sentis ma colère se dissiper : je comprenais que mon plaisir n'était pas amenuisé par son absence, et que sa trahison (on avait un contrat, même s'il n'avait pas été signé, ni même formulé par des mots) n'avait fait qu'intensifier notre rencontre, Mitko s'imposant dans mon esprit, alors même que je me retrouvais seul sur mes genoux souillés, et me permettant, dans toute la liberté du fantasme, de faire de lui ce que je voulais.

Au cours des semaines suivantes je cherchai Mitko sans relâche, et après notre troisième ou quatrième rencontre je décidai de l'inviter dans mon appartement. Je le voulais pour moi seul, débarrassé du public qu'on avait si fréquemment au NDK, où les hommes rôdaient devant la porte de la cabine ou collaient l'oreille contre ses parois, comme je l'avais fait moi-même quand je m'étais retrouvé parmi les exclus. J'avais envie de plus de temps et plus d'intimité avec Mitko, mais j'étais aussi mal à l'aise, et je voyais bien la folie qu'il y avait à faire venir ce quasi-inconnu chez moi. Je me rappelais l'avertissement d'un homme qui m'avait invité, après notre rencontre dans les toilettes, à prendre un café avec lui dans le grand bistrot situé dans le bâtiment principal du Palace. Ces garçons, me dit-il, tu ne peux pas leur faire confiance, ils vont se renseigner sur toi, ils parleront aux gens avec qui tu travailles, à tes amis, ils te voleront – et je m'étais en effet fait voler, une fois, et une autre fois j'avais attrapé la main d'un jeune homme au moment où il la retirait de ma poche : il m'avait regardé

avec des yeux hagards, le pauvre garçon, avant de s'enfuir à toutes jambes. La suite de cet avertissement était tombée dans l'oreille d'un sourd, car j'avais fort peu à perdre par de telles révélations – personne ne se sentirait trahi, rien ne serait gâché par la révélation de secrets que je ne me donnais presque pas la peine de cacher ; je n'ai jamais été doué pour cacher quoi que ce soit, ma nature tend tout entière vers la confession. Mitko et moi avions déjà couché ensemble ; ce fut après, assis sur un banc au soleil, qui était encore chaud même si l'on était désormais en novembre, les raisins s'étaient ratatinés sur leurs vignes, que je décidai de retourner en bas dans les toilettes pour lui faire ma proposition. On prit date pour le lendemain soir, et ses yeux s'illuminèrent à la vue de mon téléphone, que je sortis pour la première fois en sa présence afin de prendre son numéro. Il me l'arracha des mains, me demandant seulement alors qu'il le tenait dans sa paume *Mozhe li*, est-ce que je peux, et, l'observant faire défiler ses différentes applications et écrans, je me souvins de l'avertissement que l'on m'avait donné.

Mais cette gêne ne suffit pas à me dissuader, et le lendemain après-midi après les cours je me précipitai vers le centre-ville. On se revit au NDK, où je le retrouvai parmi un petit groupe de trois ou quatre hommes contre le mur le plus éloigné de l'entrée. Ils se dispersèrent à mon arrivée, pourtant je ne m'étais pas approché d'eux, restant maladroitement planté au seuil de la salle. Mitko, que je voyais de dos, se retourna vers moi et sourit, il me présenta sa main pour me guider hors de la pièce et m'éloigner de ses amis (si c'étaient bien ses amis), me

conduisant vers la place. Alors qu'on gravissait l'immense escalier, nous éloignant de ces salles qui m'avaient toujours paru trop petites pour lui, son corps, sa voix et sa bonhomie tout enclos par les carreaux humides des murs, j'éprouvai, outre l'excitation escomptée, un bonheur absolument inattendu. *Kak si*, demandai-je comme nous traversions le parc du NDK, comment vas-tu, et il me montra les articulations des doigts de sa main droite, qui étaient écorchées, à vif, les plaies encore fraîches. Il dit qu'il s'était battu avec un autre homme en bas, pour des raisons obscures à mes yeux. Je pris quelques instants sa main dans la mienne, observant les petites blessures qui lui donnaient un air à la fois féroce et abîmé, et j'imaginai comment je les soulagerais, passant dessus quelque pommade avant d'y appliquer mes lèvres. Mais une telle tendresse, inédite entre nous, était à présent particulièrement déplacée, puisqu'il rejouait la bagarre par de rapides coups de poing dans les airs. On descendit le boulevard Vasil Levski, les longues jambes de Mitko dévorant le trottoir alors que je luttais pour suivre le rythme, et il parla tout le long du chemin, seules quelques bribes de ses paroles me furent compréhensibles. Pour la première fois je lui demandai où il vivait et il répondit *S priyateli*, avec des amis, un terme qu'il employait souvent et que je ne savais jamais trop comment interpréter, puisque Mitko l'employait aussi pour se référer à ses clients. Il commença à m'apparaître, alors que je luttais pour comprendre son flux de paroles (souvent ponctué de *razbirash li*, est-ce que tu comprends ?), que Mitko passait constamment d'un lieu à un autre, dormant parfois avec ces amis, errant

parfois dans les rues jusqu'au matin. Quand il faisait mauvais, il pouvait se réfugier dans une petite mansarde dont un ami lui avait donné la clé (*Edna mansarda*, dit-il, formant un toit avec ses mains), où il y avait un matelas mais pas de chauffage ni d'eau courante.

De tels sujets de conversation semblaient mettre Mitko mal à l'aise, il en changea en affirmant que, bien que je l'aie trouvé au NDK, où il avait passé la majeure partie de la journée, il s'était réservé pour notre soirée ensemble. Il me jeta un regard en coin en prononçant ces mots (*Razbirash li* ?) et je me sentis rougir d'excitation. Mitko lui aussi paraissait ardent, plein d'une énergie qui le propulsait vers l'avant, et comme nous descendions Vasil Levski vers Graf Ignatief, croisant d'innombrables rues et allées transversales, je dus plus d'une fois lui attraper le bras et lui redire *Chakai chakai chakai*, le tirant en arrière pour le protéger de la circulation. Quand on déboucha sur Graf Ignatief, il s'arrêta devant la multitude de boutiques électroniques et de prêteurs sur gages pour examiner les produits présentés en vitrine. Je fus étonné de l'ampleur de ses connaissances à propos de ces téléphones et tablettes, ses monologues ponctués de mots anglais désignant différentes caractéristiques techniques des appareils, pixels, cartes mémoire et autonomie de batterie, informations qu'il avait dû glaner dans les publicités et les brochures qu'il prenait chaque fois qu'on lui en tendait une. Je tentai de lui faire accélérer le pas, impatient de rentrer à la maison et mal à l'aise devant ce qui s'apparentait de plus en plus à des insinuations, en particulier lorsque Mitko me dit que son téléphone actuel, un modèle dont il espérait

manifestement obtenir une nouvelle version, était un cadeau de ses amis. Ce mot, *podaruk*, cadeau, reviendrait encore et encore dans la conversation de Mitko ce soir-là, appliqué, paraissait-il, à presque tout ce qu'il possédait.

On finit par atteindre le bout de Graf Ignatief, et comme on approchait de la petite rivière qui encercle le centre de Sofia, à vrai dire guère plus qu'un fossé d'écoulement, Mitko dit *Chakai malko,* attends un peu, et il quitta le bas-côté pour rejoindre la végétation clairsemée du banc de la rivière. Je fis encore quelques pas, puis je me retournai pour le regarder, mais je parvins à peine à l'apercevoir (il faisait désormais noir, la nuit d'automne était tombée pendant qu'on marchait), tandis que, posté sur la berge, il se soulageait dans l'eau. Il ne paraissait pas se soucier le moins du monde des passants, de la circulation dense de l'une des rues les plus animées de Sofia ; et lorsqu'il me surprit en train de le regarder, il tira la langue et secoua sa queue dans sa main, formant avec sa pisse de grands arcs au-dessus de l'eau qui miroitait sous les lueurs des phares des voitures à l'approche. C'était un geste si innocent, si empreint d'enfantine irrévérence, que je me surpris à lui sourire bêtement, et fus empli d'un sentiment de bienveillance qui m'éperonna vers la station de métro et notre court trajet. Sofia ne disposait que d'une ligne de métro (même si davantage avaient été prévues et que d'immenses tranchées avaient été creusées dans tous les quartiers de la ville), et aux heures de pointe on aurait dit que toute sa population voyageait sous terre, tantôt avalée, tantôt rejetée par les portes qui se refermaient. Il